NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

56 N° 5 1929

Jésus a-t-il ri.

François JANSEN (s.j.)

p. 353 - 372

https://www.nrt.be/it/articoli/jesus-a-t-il-ri-3317

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Jésus a-t-il ri?

Posez la question à un catholique quelque peu instruit; en général, il n'hésitera pas à vous répondre par la négative. Il admettra sans peine que Jésus a *souri*, par exemple à l'innocence des petits qu'il embrassait et bénissait en leur imposant les mains (*Marc*, X. 15), à la beauté, innocente elle aussi, des œuvres de Dieu son Père, aux lis des champs, vêtus plus superbement que « Salomon même dans toute sa gloire », aux passereaux dont une couple se vend un as et dont pas un ne tombe à terre sans la permission du Père Céleste; mais il éprouvera comme une répugnance instinctive à admettre en Jésus le « risus solutus », c'est-à-dire cette série d'expirations successives qui ouvrent la bouche — parfois démesurément — et s'accompagnent d'un bruit spécial de la glotte, bref l'exercice actuel de cette « risibilitas », où la scolastique s'est plu à voir la propriété par excellence de l'homme : « pour ce que rire, ironise Rabelais, se rappelant ses « parva logicalia », est le « propre » de l'homme. Demandez cependant à ce catholique les raisons d'une persuasion aussi ferme, surtout invitez-le à vous indiquer dans sa tradition doctrinale une donnée positive quelconque, un texte soit scripturaire, soit patristique, permettant de la justifier ou d'en éclairer l'origine et vous le verrez dans le plus cruel embarras. Plus d'un de mes lecteurs, au cours de quelque instruction pieuse, aura, comme l'auteur de ces lignes, entendu affirmer le fait de l'agélastie de Jésus ; il aura été mieux partagé que lui, si l'affirmative était appuyée d'un essai de preuve.

Persuasion, avons-nous dit, ne nous croyant pas autorisé à parler ici de tradition.

Du côté protestant, il ne semble pas qu'on ait éprouvé les mêmes répugnances à attribuer à Jésus l'attitude que l'anthropomorphisme religieux des Hellènes prêtait sans hésiter aux Olympiens. Qui ne se souvient du rire « inextinguible » des dieux d'Homère? Zarathustra, l'interprète du paganisme haineusement antichrétien de Nietzsche, reconnaît dans l'absence du rire chez Jésus « l'humeur sombre des Hébreux ». Jésus, l'idole « des prédicateurs de la mort lente », pour lui, est mort trop tôt; il n'avait encore eu le temps de connaître que les larmes et la mélancolie, lorsqu'il fut pris d'un désir nostalgique de la mort : « Plût au ciel qu'il fût resté dans le désert, éloigné des bons et des justes! Nul doute qu'il n'eût appris à vivre et à chérir la terre — et à rire par-dessus le marché! » (1). Paulsen ne craint pas d'attribuer à Jésus, dans ses rapports avec les Pharisiens, les riches, les représentants du pouvoir spirituel et temporel, une sorte d'ironie subjective, — celle de Socrate est objective, — s'accordant mal avec la gravité un peu triste que la tradition littéraire et artistique nous ont accoutumés de longue date à considérer comme un trait marquant de la physionomie morale du Sauveur (2).

Mais personne, que je sache, n'a protesté avec autant de hardiesse et parfois de légèreté contre « la pernicieuse fausseté qui consiste à prétendre que Jésus n'a jamais ri » (the wicked falsehood that he never laughed), que Bruce Barton, l'auteur d'un livre dont le titre seul révèle les prétentions novatrices en matière d'éthologie de Jésus : *The man nobody knows*. Jésus, c'est l'homme que personne, à part Barton naturellement, ne connaît, et personne ne le connaît, parce que, dès la « Sunday School », on a grand soin de le présenter aux enfants « comme l'agneau de Dieu,

(1) *Nietzsche's Werke*. Bd. VI. Leipzig, 1919, p. 107.

(2) Fr. PAULSEN. *Schopenhauer, Hamlet, Méphistophélès*. Drei Aufsätze zur **Naturgeschichte des Pessimismus. Berlin, 1900. Appendice au chapitre : *Schopenhauer als Erzieher*.**

lequel fut faible, malheureux, et satisfait de mourir ». A cet être chétif au physique (a physical weakling), Barton veut substituer le Jésus réel, tel qu'il croit l'avoir entrevu à travers les écrits de ceux qui le fréquentèrent personnellement, un Jésus aux muscles d'acier, « vigoureux, de santé robuste, aimable, au cœur royal, (royal-hearted) ». A ce Jésus-là, la théologie a substitué « une image gravée », privant ainsi le monde « de la joie et du rire du grand compagnon ». Parmi les évangélistes, Jean est le seul qui se soit souvenu des rires parmi lesquels il fit son premier miracle (Cana). Le soir du jour où il guérit le paralytique de Béthesda, Jésus, en se représentant le retour en famille de « ce vieux grogneur chronique » (sic): « the chronic old grumbler » qu'il venait de guérir, Jésus, à coup sûr, a dû rire, pense Barton : « On that evening surely Jesus *must* have laughed » (1). A ceux auxquels il reproche de n'avoir jamais senti « la riche contagion de ce rire », Barton offre un Jésus » physiquement fort », qui serait un idéal assez séduisant pour un sportman, un homme d'affaires ou un fabricant d'automobiles américain. Ne rapproche-t-il pas le Sauveur d'Abraham Lincoln, de Thomas Jefferson, et ne le considère-t-il pas, dans un chapitre spécial, comme le fondateur de la vie d'affaires moderne (of modern business)? Nouvel Américanisme. Après avoir altéré les vertus de l'évangile, on en arrive à défigurer leur inventeur lui-même, le Jésus « humble et doux, l'homme de douleurs qui a connu la souffrance; The man of sorrows and acquainted with grief ».

N'en soyons pas surpris outre mesure. Si, dans un débat qui concerne avant tout une question de fait, les raisons à priori étaient admissibles, peut-être ne serait-il pas impossible d'en alléguer qui inclineraient à faire admettre une certaine forme du rire en Jésus. Posez que Jésus n'est qu'un homme; quelle raison

(1) *The Man nobody knows.* Ch. III. *The Sociable Man*, p. 66. — Seule l'ignorance de certains catholiques explique que la lecture de commentaires aussi fantaisistes de l'Évangile inquiète leur foi.

péremptoire aurez-vous d'en faire un imitateur d'Héraclite? Car tout rire n'est pas immodéré, ni coupable dans ses causes, ni amorce de péché et « précurseur d'impudicité », comme s'exprime Clément d'Alexandrie. Il y a un rire qui garde la mesure et discerne les temps : il est le signe de la joie et de la sérénité d'une âme. Il y a le rire des cœurs très innocents, celui des religieuses très jeunes, celui des novices, déconcertés par les nouveautés de la vie religieuse — il n'est pas nécessairement « fou » —; il y a même le rire des saints, auxquels une douce hilarité n'ôte ni leur bonne grâce, ni leur dignité. N'est-ce pas celui que saint Bernard, le sévère saint Bernard, a cru pouvoir louer dans saint Malachie : « qui ita nuntiaret cordis laetitiam ut gratiam non minueret sed augeret » (1).

Lisez, dans le « *Pédagogue* » de Clément d'Alexandrie, le délicieux chapitre V du livre deuxième, intitulé « Du rire ». Si, en vrai Grec, Clément est sévère pour le rire intempérant, il prétend bien que l'homme ne détruise pas sa nature mais seulement la gouverne selon la raison : « Que l'homme soit un animal doué de la faculté de rire, ce n'est pas un motif pour qu'il rie perpétuellement ». Et pesez la raison qu'il donne de cette manière de voir : « puisque le cheval, dont le propre est de hennir, ne hennit pas toujours ». Si le rire ne doit pas décomposer ineptement un visage, il peut en tempérer élégamment la gravité. Il y a même un rire qui détend harmonieusement, tel un instrument de musique, une physionomie. Les Grecs l'appellent : μειδίαμα. C'est le rire qui éclaire le visage des hommes modestes; il est bien éloigné de l'éclat de rire effronté (Καγχασμός), qui convient aux galants. Si on fait abstraction un instant des conditions exceptionnelles que fait à la nature humaine de Notre-Seigneur le mystère de l'Incarnation, pour ne considérer que la vérité de cette nature, on ne voit pas vraiment en quoi ce rire « raisonnable » la déparerait. François de Sales disait de lui-même : « Je suis tant homme que

(1) *Sermo II, de S. Malachia. P. L.*, t. 183, col. 488.

rien plus », rééditant ainsi le mot touchant de Térence : « Homo sum ; humani nil a me alienum puto ». Or, qui jamais fut plus parfaitement, nous allions dire, plus divinement homme que Notre-Seigneur, et, comme tel, mieux fondé à reprendre, en se l'appliquant, le mot du comique ancien ? Il a souffert, nous dit-on, il a eu peur, il a été triste, il a pleuré, il a sué du vrai sang, au jardin de son agonie ; c'est concluant en faveur de sa réelle humanité et, ajoute-t-on, providentiel contre tout docétisme à venir. *Il a ri ; cela aussi mettrait hors de doute la vérité de sa chair* et l'intégrité de sa nature « raisonnable » ; mais voilà ce qu'on ne nous dit pas, car précisément cela ne se lit pas dans l'Évangile, tandis que la « sacra pagina » mentionne expressément, et jusqu'à deux fois, ses larmes.

Jésus pleura (*Jo.*, XI, 35). C'est le verset le plus court et peut-être le plus touchant du quatrième évangile, et son auteur, comme les synoptiques, retrace dans le détail les scènes douloureuses de la Passion. Je lis dans l'Évangile que Jésus a pleuré ; je n'y lis *pas* qu'il ait ri. Ce procès-verbal de carence, qui sera maintes fois dressé au cours des âges, va se transformer en assertion catégorique : ce qui n'a pas été relaté, n'a pas eu lieu ; le silence équivaudra à un témoignage négatif.

Il n'est dit *nulle part* que Jésus ait ri. Au contraire, l'auteur sacré a pris soin de noter positivement ses larmes. *Donc, Jésus* n'a jamais ri.

On voit fort bien comment certaines conceptions à priori sur la nature des écrits évangéliques, certains préjugés aussi contre le rire, prétendument inconciliable avec la gravité du sage, ont pu conduire à franchir un pas aussi hasardeux.

Le premier, dans l'ordre des temps, chez lequel nous avons réussi à découvrir le raisonnement esquissé, est saint Basile, le Père de la vie cénobitique en Orient. Dans sa règle longue, interrogation dix-septième, il condamne chez l'ascète (in pietatis studiosis) le rire immodéré, les éclats de rire « qui nous secouent

le corps malgré nous »; il estime au contraire que le rire d'une douce hilarité, marque de la détente d'une âme, n'a rien d'indécent, puisqu'au dire du Saint-Esprit « un cœur joyeux rend le visage serein » (*Prov.*, XV. 13); puis, rappelant au moine l'exemple du Seigneur, il écrit ce qui suit : « Et Dominus eos quidem affectus qui necessario corpus comitantur et reliquos alios qui virtutis testimonium prae se ferunt, veluti lassitudinem et commiserationem erga afflictos, *ipse suscepisse perhibetur* : sed, quantum ex evangeliorum historia constat, *risu numquam usus est*, imo vero eos qui risu tenentur, miseros pronuntiat ». On remarquera la sage réserve qu'implique le « quantum ex evangeliorum historia constat » ; elle ne sera pas toujours maintenue; on remarquera aussi l'appel à Luc VI, 25, passage qui avec le « Beati qui lugent » sera souvent invoqué pour détourner le chrétien du rire. Il n'y a pas de temps, affirme la règle courte du même saint Basile (*Interrogatio XXXI*), où un chrétien (fidelis) puisse se permettre de rire; trop d'hommes en effet déshonorent la Majesté Divine, en transgressant sa loi et meurent dans leurs péchés; de quoi il convient de s'affliger plutôt et de gémir ».

Saint Jean Chrysostome, dans sa sixième homélie sur saint Matthieu, reprend le raisonnement de saint Basile, en l'étendant même au sourire : « Idipsum (lacrymari) porro videre est saepe facientem, *ridentem vero nusquam, imo ne subridentem quidem : nullus certe hoc Evangelista notavit* » (1).

Même affirmation, formulée à peu près de même, chez saint Bernard, dans son IVe sermon pour le temps de l'Avent. L'abbé de Clairvaux y exhorte ses auditeurs à imiter le Christ, autant qu'il sera en leur pouvoir. Cela l'amène à leur tracer du Divin Modèle un portrait moral dont tous les traits sont empruntés à des passages de l'Ancien ou du Nouveau Testament : « Quem et super Lazarum, y lisons-nous, et super civitatem flevisse (*Io.*, XI, 35; *Luc*, XIX, 41) et in orationibus pernoctasse *legimus* (*Luc*, VI, 12),

(1) *Opp. Ed. Montfaucon.* T. VII., p. 96. Voir aussi : SALVIEN, *De Gub. Dei*, l. VI. *P. L.*, t. 53, col. 114.

risisse vero aut jocasse nusquam (1)». Il ne serait pas surprenant que le fondateur de Clairvaux ait connu la règle Basilienne et, du reste, en parlant comme il le fait, il ne fait qu'exprimer une opinion qui à son époque était déjà universellement répandue et un des lieux communs de la piété chrétienne.

Il arrive qu'on la fasse remonter jusqu'à saint Augustin et on comprend tout l'intérêt qu'il y aurait à la retrouver sous sa plume, quand on sait quel crédit l'Occident chrétien a attaché aux moindres assertions de ce Père, sans conteste le plus réputé et le plus universellement respecté des Docteurs de la foi. On rencontre effectivement l'affirmation en question dans le *Sermo CCVIII*, autrefois attribué à saint Augustin (2) et traitant de l'Assomption de Notre-Dame. L'auteur de ce sermon qui n'est certainement pas saint Augustin, puisqu'il cite le « *De ortu et obitu Patrum* » d'Isidore de Séville, définissant ce qu'il entend par « se réjouir en Jésus », finit par affirmer à son tour : « Et quidem Dominum Jesum legimus doluisse, flevisse, ex itinere fatigatum fuisse, opprobria et contumelias sustinuisse, sputa, flagella, crucem suscepisse, *numquam tamen legimus eum risisse, prosperatum in praesenti fuisse* » (*l. c.*). Si ce morceau est d'Ambroise Autpert, moine bénédictin, auquel l'attribuent quelques manuscrits, il remonterait au VIIIe siècle (3).

Mais la conviction universelle du Moyen âge concernant l'agélastie de Notre-Seigneur, conviction bien plus ancienne que lui, s'est pour ainsi dire cristallisée dans un document célèbre : c'est la lettre du pseudo-Publius Lentulus au Sénat Romain, lettre décrivant la personne physique du Sauveur. L'accord semble fait aujourd'hui sur le caractère apocryphe de ce document. L'*Epistola*

(1) *P. L.*, t. 183, col. 50. — (2) *P. L.*, t. 39, col. 2133. Voir aussi le *Sermo 27*, éd. des Mauristes, t. v. Appendix 56. Le véritable Augustin dit dans son commentaire « *Super Psalmum LI* : « Intelligamus igitur et discernamus duo ista tempora satis utiliter timendi et ridendi. Quamdiu enim sumus in hoc saeculo, nondum est ridendum, ne postea ploremus ». — Mais appel n'est pas fait, en la matière, à l'exemple du Seigneur. — (3) Mais, il pourrait être d'un Audbertus Cassinensis (Cf. *P. L.*, t. 89, col. 1206), abbé du Mont-Cassin, ce qui le mettrait au IXe siècle.

Lentuli est certainement un faux et, dans sa forme actuelle, telle à peu près qu'on peut la lire dans la « Vita Christi » de Ludolphe le Chartreux (1), elle ne remonte peut-être pas jusqu'au haut Moyen âge. D'après E. von Dobschütz (2), elle aurait été rédigée en latin, en Occident, au XIIIe ou au XIVe siècle, et elle aurait reçu d'un humaniste du XVe ou du XVIe la forme sous laquelle elle se répandit dans l'Eglise latine. Ces dates, il est vrai, sont contestées par Dom H. Leclercq qui, sans fournir les preuves de son assertion, la fait remonter au IVe ou au Ve siècle (3).

L'intérêt de ce faux célèbre consiste pour nous dans le fait qu'on y surprend la trace des idées qui, très anciennement déjà, ont dû régner, dans les milieux ecclésiastiques *grecs*, au sujet du visage et de la physionomie du Sauveur ; ces idées en excluent très nettement, et de façon décidée, le rire : « Vultum habebat, dit le Pseudo-Lentulus, venerabilem, quem possent intuentes et diligere et formidare... frontem planam et serenissimam, cum facie sine ruga et sine macula... aspectum simplicem et maturum... In increpatione erat terribilis, in admonitione blandus et amabilis ». Le trait final n'est que l'achèvement naturel, inévitable ici, des précédents : « *Aliquando flevit sed numquam risit* ». Manifestement, le Christ ainsi dépeint est beau ; ce n'est pas celui d'Isaïe « sans beauté et sans éclat, n'ayant rien qui attirât nos regards » (LIII, 3) ; c'est celui du Psalmiste « plus brillant de beauté que les enfants des hommes » (XLIV, 3). Son visage est empreint d'une majesté sereine, il traduit la bonté et la douceur et inspire à la fois le respect et l'amour. Nous avons devant nous le type conventionnel du Christ barbu, tel qu'il semble déjà fixé au IVe siècle, tel qu'il est décrit par saint Jean Damascène au VIIIe, dans son épître à l'Empereur Théophile (4) et par Nicéphore Calliste, dans son

(1) *Ed. Palmé*. Paris, 1870. T. I, p. 10, 2e col. — (2) *Christusbilder*. Texte u Untersuchungen. Leipzig, 1899. Beilagen, p. 308-329. — (3) *Dict. d'Archéol. Chrét.* T. VII, article *Jésus-Christ*, col. 2396 et 2403. — (4) *P. G.*, 95. p. 349. Cette épître ne peut être de Jean Damascène, mort avant 754, alors que Théophil a régné de 829 à 842.

« *Histoire Ecclésiastique* (1) », au XIVe. Remarquons que ce dernier écrivain introduit cette description de l'extérieur du Sauveur par les mots que voici : selon les renseignements que nous ont fournis les Anciens (Ἀρχαῖοι).

Par degrés, les chrétiens vont s'habituer à « voir » *ainsi* leur Sauveur avec sa gravité douce, ayant surtout, si on néglige les traits particuliers au Christ byzantin plus sévère et moins suave, l'autorité et la majesté. Ils s'habitueront si bien à le voir *ainsi* qu'il leur deviendra impossible de le voir autrement, et c'est notre conviction que le type artistique conventionnel du Christ, qui s'imposa rapidement à l'iconographie chrétienne à partir du IVe siècle, n'a pas peu contribué à ancrer dans les consciences catholiques, pour le moins autant selon nous que l'état des textes évangéliques, la persuasion ferme que le Sauveur des hommes n'a jamais ri. Évidemment, des dévotions telles que celle à la Passion du Sauveur, si intense à partir du XIVe siècle, celle à la Sainte Face, n'ont pu agir que dans le même sens.

On voudrait pouvoir croire, avec Giovanni E. Meille, l'auteur d'une belle étude sur « la physionomie du Christ dans l'histoire et dans l'art », « qu'il est suffisamment probable que la fixation traditionnelle du visage du Christ répond, dans ses traits principaux, à ce que fut véritablement l'aspect réel du Maître » (2). Mais hélas! alors que la physionomie morale de Jésus surgit, avec une si extraordinaire lucidité, devant la pensée de tout lecteur de l'évangile, nous en sommes toujours réduits à « imaginer », à « composer » son portrait physique avec la dévotion, le respect et l'amour que suggère le portrait moral! Que vaut, en fait de ressem-

(1) *Hist. Eccles.*, I, 40. *P. G.*, 145, p. 748. — (2) *L'Immagine di Gesu nella Storia e nell' arte.* Milan, s. d., p. 4. — L'*Epistola Lentuli* n'a pas entièrement disparu de la littérature contemporaine. Dans l'*Inferno* de ce fou génial qui a nom Strindberg, on lit : « Une légende romaine nous enseigne que la beauté extérieure de Jésus-Christ était sans pareille, mais qu'aux moments de colère sa laideur était hideuse, bestiale (sic.) ». *Éd. Mercure de France*, 1898, p. 92.

blance, fidèle surtout, l'image de mon Sauveur qui hante familièrement mon imagination depuis mon enfance? Comment mon Sauveur était-il fait de sa personne? Pour le voir un seul instant, mon Dieu! que ne donnerais-je pas? Que d'âmes, éprises un jour de sa beauté spirituelle sans pareille, se sont dit ces choses ou d'autres analogues, avec les dispositions peut-être du pauvre clerc médiéval, lequel ayant obtenu de voir Notre-Dame, à la condition d'y laisser un œil, volontiers aurait donné l'autre pour la « revoir ». Il y a quelque chose de vexant dans la pensée que nous sommes poursuivis, hantés, obsédés chaque jour par la physionomie de « *célébrités* » *humaines* — *et quelles célébrités parfois!* — *dont* les traits authentiques se laissent reconnaître jusque dans les caricatures qui mettent le sceau à leur popularité, et que *cette physionomie-là*, celle de Dieu Incarné, nous demeure à jamais voilée. Car je crois que le mot d'Augustin, constatant la diversité des portraits du Christ, qui déjà circulaient de son temps, garde toute sa mélancolique vérité : « Nam et ipsius Dominicæ facies carnis, innumerabilium cogitationum diversitate variatur et *fingitur*, quæ tamen una erat, quæcumque erat »; et du fait son bon sens concluait sagement : « Salva fide licet dicere, forte talem habebat faciem, forte non talem » (1). Avant que pour nous se réalise le « semper cum Domino erimus », ce vœu suprême de Paul, l'ami personnel du Christ Jésus, nous en serons réduits ici à des hypothèses, à moins de prendre au sérieux des traditions offrant un mélange suspect de caractères légendaires et miraculeux, telles que les histoires de certains portraits achéropoètes du Sauveur, ou de celui qui fut, dit-on, envoyé à Abgar, roi d'Edesse. Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire critique de ces images. Elle a été très bien faite, à partir du XVIIe siècle, par des hommes tels que Reiske, Vavasseur, Grimouard de Saint-Laurent, Grimm et, de notre temps surtout, par Kraus et von Dobschütz.

(1) *De Trinitate*. L. VIII, c. IV, n. 7.

Touchant la question qui nous occupe, ces portraits, où il ne faut voir que des produits de l'inspiration chrétienne subjective, sans relations d'origine avec l'original historique, font poser eux-mêmes le problème que voici : Pourquoi le développement de l'art chrétien aboutit-il, assez rapidement, à une figuration du Christ qui suggère aussi puissamment la conviction de son agélastie?

Le fait s'explique, selon nous, par des raisons multiples. Et tout d'abord des textes, tels que Luc, v, 21, semblent prêter à Notre-Seigneur lui-même une doctrine peu indulgente en matière de rire. Dans le Maître qui proclamait bienheureuses les larmes présentes, comment admettre une attitude qu'il présentait aux foules comme une récompense réservée à l'au-delà : « In fletu, commentait fort bien saint Augustin, Dominus posuit *officium*; in risu *beneficium* (1) ». Cette idée péjorative au sujet du rire ne pouvait être que confirmée par la lecture de l'Ancien Testament, en particulier des Livres Sapientiaux. Selon le livre des Proverbes, le rire finit mal (XIV, 13). L'Ecclésiaste lui dit : Insensé, (II, 2) et juge que « mieux vaut la tristesse que le rire, car le visage triste fait du bien au cœur » (VII, 3). L'Ecclésiastique surtout se montrait sévère pour « l'éclat de rire » du sot, « pareil au pétillement des épines sous la chaudière » (VII, 7). Il déclarait que le « rire des dents » fait connaître un homme (XIX, 27) et, selon toute vraisemblance, exprimait l'idéal du sage à l'orientale, quand il écrivait : « L'homme sage — à la différence de l'insensé — rira à peine tout bas » (XXI, 23). Bossuet, s'inspirant de ce texte, dans son Sermon pour la Toussaint en 1669, ira jusqu'à dire : « Le sage rit en tremblant! » (2) On sait combien la gravité orientale se prête peu facilement au rire. Selon Hastings, le rire bruyant est, chez l'oriental, extrêmement rare et, seule arrive à le déclencher une surprise extraordinairement agréable (upon occasion of the utmost glad surprise). Il est naturellement plus fréquent chez l'enfant, la femme, le jeune homme que chez l'homme, le vieillard surtout.

(1) *Sermo CLXXV.* Cap. II. *P. L.*, t. 38, col. 945. — (2) *Œuvres.* Paris 1845. T. VII, p. 57.

S'il est vrai, comme le veut Dom H. Leclercq, que la représentation du philosophe et du rhéteur antique ait influencé le type traditionnel du Christ enseignant et du Christ juge, il n'est que naturel qu'on lui ait prêté une gravité en rapport avec l'idée qu'on se faisait du magistrat, du maître et du sage. Or l'idée du sage, parfaitement maître de lui-même et réglant à volonté les mouvements de son âme, ne s'associe que difficilement à celle du rire. Platon, au IIIe livre de sa *République* avait blâmé le rire excessif : Nous ne devons pas souffrir, avait-il écrit, qu'on nous représente des hommes *graves,* encore moins des dieux, dominés par un rire qu'ils ne peuvent modérer. Epictète, qui n'a pas été sans influence sur l'ascétisme chrétien, recommandait dans son *Manuel* (Chap. XXXIII) : « Risus nec sit multus, nec ob multa, nec effusus » (1). De plus, Anaxagore, Héraclite, Socrate, Platon, Phocion, Caton le jeune, à tort ou à raison, passaient pour n'avoir jamais ri et, dans la pensée des biographes anciens, l'observation était un éloge donné à une marque de supériorité. Les écrivains chrétiens ne manqueront pas de le donner à leur tour aux « grands hommes » du Christianisme, c'est-à-dire aux saints. Sulpice Sévère, par exemple, écrit de saint Martin : « Nemo umquam illum vidit iratum, nemo commotum, nemo maerentem, nemo *ridentem* » (2). Or, si la sagesse antique avait manifesté une tendance à éliminer le rire de son idéal de perfection morale, la vérité oblige à reconnaître que le Christianisme ne fit qu'accentuer cette attitude hostile à toute joie un peu bruyante.

Le fidèle, le moine surtout, ne doit pas rire.

Nous avons entendu saint Basile formuler ce précepte dans sa règle. Selon saint Ephrem, « le rire et l'impunité sont du venin pour un novice et sans profit pour le moine » (3) ; il compose tout un petit traité pour prouver « non esse ridendum sed lugendum potius atque plorandum » (4). Saint Jean Chrysostome, dans le passage

(1) *Éd. Didot*, p. 9. — (2) *De vita B. Martini*, c. XVII, *P. L.*, t. 20, col. 176. — (3) *Paraenesis 46. Opp. Ed. G. Vossius.* T. II, p. 201. — (4) *Opp.* Cologne. MDCIII, p. 104.

de la sixième homélie sur saint Matthieu, cité plus haut, observe qu'on ne lit nulle part dans l'Écriture que saint Paul ou quelque autre des saints ait ri (1). L'éloquent évêque, tout en prétendant « ne pas éliminer le rire » mais seulement « condamner le rire dissolu », montre tout l'avantage des larmes pour un chrétien qui pense au jugement particulier. Dans son Homélie XVe sur l'épître aux Hébreux, où il paraît s'en prendre à des moines riant à l'église, il est, si possible, plus rigoureux encore : « Tu autem omnino rides et vultum diffundis, qui es monachus, qui crucifixus, qui luges. Rides, dic mihi. *Ubi vidisti Christum hoc facientem! Nusquam, sed saepe quidem tristem* » (2). Trop long ou trop fréquent, le rire doit s'expier par des larmes perpétuelles. De Paula convertie, saint Jérôme écrira : « Longus risus perpeti compensandus est fletu » (3). Vous pensez bien que les solitaires de Scéthé vont renchérir encore sur ces rigueurs. A les entendre, les larmes doivent nous suivre comme notre ombre. Un solitaire doit avoir le cœur éternellement endeuillé (4). Un de ces vétérans du désert, ayant surpris quelqu'un à rire, lui asséna ce terrifiant « apophtegme » : « Eh quoi! nous aurons à rendre compte de toute notre vie au Maître du ciel et de la terre et tu ris? » (5) « Vae qui rident mundo », s'écrie saint Pierre Chrysologue (6). Au Romain corrompu du Ve siècle, assailli par le Barbare et menacé à la fois dans sa liberté et dans sa vie, Salvien reproche de rêver du cirque... et de rire : « *Quis captivitatem exspectans de circo cogitat? Quis metuit mortem et ridet?* » C'est à croire, s'écrie-t-il, que partout le Peuple romain s'est repu de la plante funeste de la Sardaigne (7), car le Peuple romain meurt et il rit! Aussi, dans presque toutes les parties du monde voit-on ce rire suivi de ses larmes (8). Au nombre des moyens de perfection, la règle de

(1) *Abraham serait-il exclu du nombre des saints?* — (2) *Opp. Ed. Montfaucon*, T. XII, p. 155. — (3) *Epist. CVIII. P. L.*, t. 22, col. 891. — (4) *De Vitis Patrum*, L. V, Verba Seniorum. Libellus III. *P. L.*, t. 73, col. 861. — (5) *Ibidem*, col. 864. — (6) *Sermo 43. P. L.*, t. 52, col. 328. — (7) Allusion au rire dit « sardonique ». — (8) *De Gubernatione Dei*, VII, 1. *P. L.*, t. 53, col. 130.

saint Benoît, dont on vante la discrétion, range l'aversion pour le rire fréquent et trop libre (multum et excussum) et, selon le saint Patriarche, le dixième degré d'humilité consiste à n'avoir pas le rire trop aisé et surtout à ne pas chercher à rire. Si le moine ne doit pas s'abstenir continuellement de rire, il le doit le plus souvent, selon saint Ferréol; et s'il veut voir le précepte appuyé par un exemple, un seul doit lui suffire : « Hoc solum ei sufficiat, quia Dominum nostrum Jesum Christum, evangelio teste, (*Joan.* XII) *flevisse legimus, risisse nescimus, tristatum fletibus, risibus non solutum* » (1). Rire ou faire rire au cours d'une lecture publique, à l'église ou au réfectoire, sera puni d'un jeûne de trois jours. Saint Léandre, plus sévère encore, avertit la vierge chrétienne que son rire est un péché : « Quale sit cor virginis, plerumque risu monstratur. Neque enim impudenter virgo rideret, si cor castum haberet » (2). « Il peut arriver que vous soyez contraint de rire quelque peu, concède saint Dorothée, mais en riant, de grâce, n'allez donc pas montrer les dents (3) ». Le terrible auteur du « Liber Gomorrhianus » nous émeut profondément, lorsqu'il confesse humblement qu'arrivé à l'âge des cheveux blancs et ne rencontrant plus guère dans les assemblées que des gens moins âgés que lui, il lui faut lutter encore contre un monstre funeste (ferale monstrum), qu'il a pu, par moments, tenir en respect, jamais abattre tout à fait : la « scurrilitas », son vice familier — qui le croira? — qui a survécu en lui à sa conversion même : « quae et propter conversionem nunquam me perfecte deseruit ». Et cependant, quel jugement effroyable se préparent ceux qui, non contents de rire eux-mêmes, se permettent encore de dire des plaisanteries (scurrilia) arrachant violemment des rires à ceux qui les entendent (4). Oh! le saint et terrible abbé de Fonte-Avellana! Il se fût rassuré quelque peu sans doute, s'il avait connu les concessions si humaines qu'avait faites en la matière, Smaragde, le bon abbé

(1) *Regula ad Monachos.* Cap. 24. *P. L.*, t. 66, col. 967. — (2) *Regula.* C. XI. *P. L.*, t. 72, col. 886. — (3) *Œuvres.* Paris. 1651, p. 446. — (4) *P. L.*, t. 144. Col. 340-341.

de Saint-Michel-sur-Meuse, au diocèse de Verdun : « Rire est naturel à l'homme. Aussi ne saurait-il s'en défendre tout à fait. On peut lui concéder le rire étouffé (suppresse), prudent, honnête; car, de vouloir extirper un penchant naturel, c'est peine perdue : quod et, natura compellente, penitus non potest homo relinquere » (1).

Serions-nous téméraire en estimant que parmi les chrétiens, les ascètes et les moines surtout, le rire n'a pas eu, en général, ce qui s'appelle une bonne presse? Il devenait difficile, avec de pareilles convictions, pour ne pas dire impossible, de prêter au Maître ce qu'on jugeait répréhensible dans les disciples. Si, de l'avis même de Jésus, le disciple ne peut être au-dessus du maître, encore moins celui-ci pourra-t-il être au-dessous du disciple. On aurait choqué, scandalisé gravement, selon toute vraisemblance, la conviction religieuse si sûre d'elle-même, si sereine, mais aussi si étrangère à toute critique, des chrétiens du Moyen âge en affirmant que Jésus a ri.

Et, tout bien considéré, il nous paraît difficile de ne pas donner raison à cette manière de voir. Il ne paraît pas niable en effet qu'une foi surnaturelle très vive communique à l'âme un sens très fin et très sûr de ce qui convient ou ne convient pas à Dieu Incarné, venant en ce monde pour racheter et restaurer l'homme. Or, dès l'origine, c'est le dogme de la Divinité du Messie, du Seigneur ressuscité et glorifié, qui s'est imposé avec une clarté sans ombres à la foi toute récente de la communauté chrétienne; il ne semble pas que les négations d'origine juive, celles des Ébionites, des Ébionites esséniens, des Elkasaïtes aient pesé d'un poids appréciable auprès des affirmations si nettes de saint Paul, de saint Jean, de saint Clément, et de saint Ignace d'Antioche. On savait si bien et on était si convaincu que le Christ est naturellement « dans la forme de Dieu », en d'autres termes, on avait de sa divinité une conscience si vive qu'on aurait penché plutôt à nier la réalité de

(1) *Comment. in reg. S. Benedicti.* 55. *P. L.*, t. 102, col. 784.

sa nature humaine. Ce penchant, d'après l'observation ingénieuse de Novatien, expliquerait le Docétisme : « Adeo quoque haeretici usque adeo manifestam amplexati sunt divinitatem, ut dixerint illum fuisse sine carne et totum illi detraxerint hominem, ne decoquerent in illo Divini Nominis potestatem, si humanam illi sociassent, ut arbitrabantur, nativitatem » (1).

En Jésus, la piété chrétienne a commencé par adorer le Dieu Sauveur Θεὸς Σωτήρ, le juge transcendant des vivants et des morts ; sans doute, cette piété n'a, à aucun moment, exclu la chair de Jésus, si expressément affirmée par saint Jean, mais elle n'a certainement pas commencé par avoir de cette chair une connaissance assez attendrie pour oser voir, dans le Verbe Incarné, comme l'y verront un saint Bernard et un saint François d'Assise, l'ami et l'époux de l'âme individuelle. Or, plus on fixera en Jésus la Personne transcendante, moins on sera porté, avouons-le, à lui attribuer une infirmité humaine, dont la présence en lui n'est exigée ni par sa mission de Sauveur, ni par la notion idéale de la perfection ou de la sainteté. Pour attribuer le rire à Jésus, il faut évidemment le penser comme homme — peut-être même faut-il penser qu'au fond il n'est qu'un homme. C'est bien du reste ce que fait Bruce Barton et, avec lui, plus d'un protestant libéral sans doute.

Mais c'est dans la conscience, si mystérieuse de Jésus, dans ce qui transparaît de cette conscience à travers les indications si sobres de nos évangiles, c'est dans les enseignements des théologiens sur les conditions de l'âme humaine du Sauveur, qu'il faut aller chercher, selon nous, les raisons les plus plausibles de l'agélastie qu'on lui attribue communément. Ce que nous savons, par exemple, de la science de Jésus, ne peut que nous incliner à lui refuser le rire. L'âme du Sauveur se savait ineffablement unie à la Divinité. La conscience de cette union explique, selon nous, l'intensité extraordinaire du sentiment religieux en Jésus, son humilité qui a des

(1) *De Trinitate.* Cap. 23. *P. L.*, t. III, col. 932.

profondeurs d'abîme, son respect, comme anéanti, devant la Majesté du Père. La psychologie moderne nous a aidés à comprendre combien un sentiment religieux intense communique à l'âme humaine de sérieux et de gravité profonde. Une sorte de gravité, douce et sereine, n'est-ce pas précisément un des traits les plus saillants dans la physionomie du Jésus des évangiles?

Et puis, est-ce que Jésus ne voyait pas à nu le cœur humain? Ce qu'il y lisait eût suffi à rendre misanthrope tout autre que lui! Il l'eût été en effet si, avec cette science, il n'eût été qu'un homme. Mais son amour héroïque, déconcertant, de la misérable humanité, — n'était-il pas un « Sauveur » par nature et par mission? — devant tant de détresse morale, de corruption, de malice froide et de haine calculée, devait s'approfondir, se creuser en abîme de pitié émue et d'infinie compatissance. Le cœur miraculeusement bon qui eut pitié des foules, elles qui, jusque-là, n'avaient rencontré que l'indifférence distraite ou le dédain des « penseurs », a pu être touché jusqu'aux larmes; mais essayez donc d'imaginer que nos travers, nos vices, nos folies, tout ce que flagellent avec une si âpre joie les satiristes et les auteurs comiques, ait pu induire ce cœur-là au rire cruel du philosophe d'Abdère! Venu ici-bas pour une œuvre de restauration et de salut, Jésus devait mesurer perpétuellement du regard intérieur l'étendue de nos ruines. Dans le royaume de la mort, du péché et de Satan, il se savait l'assaillant et engagé dans un duel à mort avec celui qu'il appelait le « Prince de ce monde ». La grandeur même du conflit, dont l'enjeu était l'humanité, devait donner à son âme une tension extraordinaire, la vigilance sérieuse du chef qui commande, à l'heure où s'engage la partie décisive. N'oublions pas que ce chef avait l'intuition directe des moindres épisodes de sa guerre avec les puissances du mal. Quand ses apôtres lui disent leur joie naïve de voir que les démons mêmes leur sont soumis, il leur déclare tranquillement : « je contemplais Satan tombant du ciel comme la foudre » (*Luc*, X, 18).

Mais il faut ici signaler autre chose qui paraît fort clairement dans ses confidences à ces mêmes apôtres, confidences si troublantes

qu'elles furent loin d'être comprises sur l'heure. Dans sa conscience, Jésus porte un secret redoutable : il doit souffrir beaucoup, être rejeté par les Anciens, par les Princes des Prêtres et les Scribes, il doit être mis à mort et ressusciter le troisième jour. Cette passion qu'à un moment donné il commence à « enseigner » à ses apôtres, dont il leur parle « ouvertement », ce terrible et prophétique « Il *fallait* que le fils de l'homme souffrît beaucoup » étaient toujours présents à sa pensée, avec les moindres de leurs détails : avec la promptitude de notre esprit et l'infirmité de notre chair, avec le Pasteur frappé, devenu une occasion de chute pour les brebis dispersées, avec la trahison de Judas et le triple reniement de Pierre, avec tout ce qui, par delà ces débuts d'une hideuse carrière de tortures physiques et morales, s'espacerait d'ingratitudes, d'inépuisable et toujours renaissante insensibilité humaine, *après* le Calvaire, après le tombeau devenu glorieux, après l'Église et les feux de la Pentecôte, jusqu'à l'heure, longue à venir, où la mort et l'enfer doivent être jetés dans l'étang de feu. (*Apoc.*, XX, 14).

Pour la connaissance prophétique de Jésus, terriblement précise, pas de moment, où cette longue Passion ne fût « prochaine ». Il semble qu'on soit bien fondé dès lors à lui prêter cette gravité nuancée d'une teinte de mélancolie, que volontiers lui prêtent ceux qui croient le mieux le comprendre, oserions-nous ajouter : ceux et celles qui parfois pensent le « voir » ? Une âme humaine qui verrait *le monde moral tel qu'il est devant le regard de Dieu* : consciences, intentions, motifs, désirs, calculs, espoirs, pensées ; tout cela étant soudain mis à nu et perçant brusquement le secret naturel qu'est tout esprit pour un autre esprit, ne deviendrait peut-être pas pessimiste sur le coup, mais se sentirait, je crois, étonnamment peu portée à rire. La vie, comédie pour ceux qui pensent, tragédie pour ceux qui sentent, disait Horace Walpole. Sans doute, mais le spectacle en lui-même, que le spectateur s'appelle l'esprit ou le cœur, ne dispose que fort peu à la gaîté, et qu'arrivera-t-il, lorsqu'il sera contemplé par une pensée pour laquelle il n'y a ni faux-semblants, ni masques, ni déguisements,

ni coulisses, et offert par une telle pensée au sentiment le plus capable de sympathie et de tendresse désintéressée qui fut jamais, le plus prompt aussi qu'on vit jamais à s'émouvoir devant les maux d'autrui.

Ne nous flattons pas. Après tout, le rire n'est pas ce que notre nature a de meilleur ou dont elle doive être le plus justement fière et avec le P. Vieyra, je dirais volontiers que « si le rire indique l'être raisonnable, les larmes, le plus souvent, dénotent l'usage de la raison » (1). Et vivre étant croître en raison, on comprend que, pour la plupart des hommes, vivre soit désapprendre le rire par degrés, selon qu'ils passent de l'ignorance pétulante du jeune âge à la sagesse pleinement informée, sereine mais aussi légèrement désabusée des vieillards. Je lis que Jésus a pleuré; je ne lis pas qu'il ait ri. Je ne m'étonne plus, ni ne me plains du contraste. Car qui pourra dire combien ces larmes de l'Homme-Dieu ont été précieuses à ses adorateurs et lui ont valu, à lui, d'humaine et tendre sympathie? Et, par ailleurs, quelle âme, croyant à sa divinité, a jamais prétendu sérieusement que, dans l'image idéale qu'elle se faisait de son Jésus, le rire lui manquât? Philon aura beau dire que « Dieu est l'auteur du bon rire et de la joie » (2), nous continuerons à croire que nos larmes, la plupart du temps, nous font plus d'honneur que nos rires, en apparence les plus justifiés :

Mollissima corda
Humano generi dare se Natura fatetur
Quae lacrymas dedit : *haec nostri pars optima sensus.*
. . . . . .
Naturae imperio gemimus, quum funus adultae
Virginis occurrit, vel terrae clauditur infans
Et minor igne rogi.

Ces vers touchants du grand satiriste latin n'ont rien perdu de leur immortelle vérité. Jésus pleura peut-être, lorsqu'il ressuscita la petite fille de Jaïre ou rendit à sa mère veuve le jeune homme

(1) *Sermons. Trad. Poiret.* T. 4, p. 552. — (2) *De eo quod deterius potiori insidiari soleat.* Lyon, 1555, p. 157.

de Naïm; il ne rit certainement pas en « s'imaginant » l'accueil réservé par sa famille au « miraculé » de Béthesda.

S'il était besoin ici d'un supplément de preuves, ne suffirait-il pas de rappeler que les explications philosophiques du rire ne sont en général pas flatteuses pour la nature humaine. Bergson vous dira que le rire « a pour fonction d'intimider en humiliant. Il supposerait jusque dans les meilleurs d'entre les hommes un petit fonds de méchanceté ou tout au moins de malice ». Bref, « affirmation orgueilleuse de soi, égoïsme, pessimisme naissant qui s'affirme de plus en plus à mesure que le rieur raisonne davantage son rire » (1). « Imagination soudaine de notre propre excellence, avait déjà dit Hobbes, qui estime justement « que c'est une marque de peu de mérite de regarder le défaut d'un autre comme un objet de triomphe pour soi-même » (2). Tous deux sont d'accord pour déclarer « que le rire n'a rien de très flatteur pour nous ».

Or, s'il n'a déjà rien de très flatteur pour nous, pour nous qui, tout méchants que nous soyons, savons donner de bonnes choses à nos enfants, qui ne donnons pas une pierre au fils qui nous demande du pain, ni un serpent à celui qui nous demande un poisson, comment prêter le rire à celui qui est *doux* et *humble* de cœur et qui, ayant *aimé* les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin? Si le visage, comme dit Carrière, est le « *repoussé du dedans* », sur le visage qui pour vous exprime le « Cœur de Jésus » essayez donc d'étaler le spasme du rire et dites-moi si vous n'éprouvez pas le sentiment d'une profanation et d'une sacrilège parodie.

François JANSEN, S. I.

(1) *Le Rire*. Paris. 1900, p. 202.
(2) *De la nature humaine*. Londres. 1772, p. 98.